

LA DESERRANCE (*)

Quelques réflexion à propos du roman de

Jacques Lacarrière:

"Marie d'Egypte ou le désert brûlé" (1)

Suzy LECOQ

L'expérience mystique s'inscrit dans l'espace de l'Autre jouissance. Certains mystiques ont tenté de l'évoquer dans leurs écrits, à défaut de jamais pouvoir la dire "toute" et de pouvoir jamais se réclamer de quelque Autrejouis, par la faute même du langage, par défaut de rapport de l'Un à l'Autre. Ils ont décrit ce hors-temps de l'amour extatique, ont cru la suture opérée entre l'humain et le divin, l'écart aboli entre l'un et l'autre. Suture si peu manquée, toujours recommencée, là où quelque chose du signifiant fait défaut mais où le langage fait faille. D'une jouissance, l'autre. Au creux de ces silences vibrants d'amour divin, de l'écrit se recueille. Dans la béance aménagée par le signifiant se tisse la toile du leurre de l'amour, l'heure fût-elle divine... L'expérience mystique qui tente de s'écrire s'inscrit aussi "pas toute" dans la jouissance phallique qui fonde son espace d'inscription mais ne le limite pas.

Pourtant tous les mystiques - ces hommes et ces femmes "ivres de Dieu" (2) - ne se ressemblent pas. Pas plus que ne s'assemblent les chemins empruntés vers l'Autre divin.

Chacun y aborde d'une façon qui lui est singulière l'obstacle incontournable du lieu de sa jouissance. Et l'on songe ici à la vie de ces anachorètes et de ces errants du désert, souvent décrite comme expérience des limites. Ici, pas d'écrits, et encore moins d'écoute, laquelle ferait peut-être affleurer d'autres dispositions pulsionnelles, voire même une autre structure chez ces mystiques "sur le terrain", par excellence celui du corps. On peut toutefois s'interroger, à défaut de pouvoir l'entendre, sur le désir qui a mené certains "fous de Dieu" à franchir les limites du désert et à rendre incertaines celles du langage et du corps.

Le très beau roman de Jacques Lacarrière, "Marie d'Egypte ou le désir brûlé" nous y invite, sur un ton poético-narratif auquel l'auteur nous a habitués depuis longtemps, bien qu'il s'agisse ici de son premier roman.

La légende de Marie d'Egypte, prostituée d'Alexandrie convertie au christianisme au 4ème siècle et morte dans le désert, après 40 ans de prières, d'errance et de privations, a traversé les siècles et les frontières. De nombreux

artistes - peintres, sculpteurs, écrivains - ont illustré cette figure de la pécheresse repentie, la consacrant ainsi dans l'imaginaire des foules (3).

D'autres en ont cependant contesté l'existence réelle, prétendant qu'il ne s'agissait là que d'une assimilation de la vie de Marie Madeleine et de celle de Paul l'Ermite. Une assimilation significative en tout cas en ce qu'elle tend à suggérer que sur la voie de l'Autre divin, la différence sexuelle cesse en somme d'être un "trait pertinent".

Revenons à la fiction conçue mais aussi revue et corrigée par Lacarrière, qui nous situe d'emblée sur la scène de l'Autre jouissance, celle du corps, avec le désert en toile de fond. Un corps qui au terme de renoncements, de privations inouïes est appelé lui-même à devenir désert, sans-faïlle, désert de mots, désert de désir, Rien.

-37-

Dans ce tableau donné à voir d'un cheminement vers toujours plus de jouissance, un glissement toutefois se produit, une voix se fait entendre, presque à l'entame du second chapitre où le narrateur s'exprime à la première personne:

"Comme chacun de nous - je veux dire comme chaque mâle - je porte en moi la femme que j'aurais pu être, cette femme secrètement déjouée à l'heure de la sélection utérine. Toujours présenté, cependant. Un chromosome en plus, un chromosome en moins et me voici nanti à vie d'un sexe congédié. Femme déjouée, irréalisée mais jamais irréelle, je te porte et tu bouges en moi aux heures nocturnes de mon corps. Je te ressens, je te pressens, promesse évanouie (mais jamais effacée) de ma chair. Tu n'es pas une image, tu n'es pas une chimère, tu es mon moi dormant, mon émoi parallèle, tu es... - est-ce pour cela que j'entreprends ce livre ? - tu es Marie en moi" (pp. 41-42).

Cette invocation à l'Autre-sexe autant qu'à l'Autre-corps, s'accompagne d'une interrogation sur l'écriture dont l'irruption même est éprouvée comme la Cause d'un Autre lieu. A cause de cet Autre Là - c'est dire aussi son défaut - la métaphore sous-jacente de l'enfantement du livre s'en trouve ravivée. Par ce là, le geste même de l'écriture se traduit méta-phore (4), lieu de passage où celui qui se livre - au livre - cesse d'être un maître et jouit autrement.

Revenons au récit qui lui nous emporte à Alexandrie au 4ème siècle, là où l'histoire inverse son sens et son signe en se faisant chrétienne. On tue les anciens dieux d'Egypte et l'on substitue à ces statues de pierre un Dieu unique - mais si possible en trois personnes - et des idées nouvelles, parfois embrouillées et contradictoires desquelles émergent celles des Chrétiens et des Gnostiques (5).

-38-

Au quotidien, on assiste à de curieux spectacles: des Chrétiens quittent tout, et prennent parfois par familles entières le chemin du désert. *"Parce qu'au désert, on meurt ou on renaît"*.

Mais tout cela ne perturbe pas encore Marie et sa vie de prostituée des bas-quartiers de la ville. Une vie à laquelle l'a préparée sa propre mère et qui par ailleurs semble lui convenir fort bien.

"Quelle chance d'avoir échappé à l'esclavage, d'être restée libre, même prostituée ! Elle est l'esclave de son corps, c'est vrai, mais une esclave consentante, car elle aime le sexe et le sperme des hommes au point que quelquefois, quand le "vertige" la prend, elle s'offre au premier venu, pour rien, ou plutôt rien que pour retrouver tout de suite l'odeur et le goût du sperme" (p. 58)

Pour Rien, ou la jouissance de ce corps, toujours voyage, toujours errance.

Ce Rien auquel le corps donne aussi sa limite:

"Le plaisir est au corps de Marie ce qu'est la prière à l'esprit de l'orant: un chemin, serein ou tourmenté, pour connaître l'exultation. Un chemin pour échapper au corps justement, pour atteindre ces moments inexprimables où l'on oublie son poids humain. (p.80)

Pourtant, ce sont les Gnostiques, ces grands ennemis déclarés du corps - qu'elle compte au demeurant parmi sa clientèle - qui vont faire surgir en elle les premières questions. Elle les suit un moment, participe à leurs agapés nocturnes puis finit par les quitter, ne pouvant se résoudre à nier ce qui l'attache à la vie par-dessus tout. Comment peuvent-ils aimer l'amour en méprisant à ce point le corps ?

-39-

La vie devient difficile à Alexandrie, les Chrétiens ne tarderont pas à interdire la prostitution. Marie décide alors de quitter la ville pour se faire oublier.

Une force mystérieuse la conduit à Jérusalem jusqu'à la porte de l'église où est conservé le saint Bois, la Croix, ce presque corps du Christ... C'est aussi cette même force mystérieuse qui l'empêche d'entrer, de franchir le seuil alors qu'elle s'y reprend à trois ou quatre fois.

"Prostée. Proscrite. Il me vint alors une pensée salutaire(...) Si sa vie passée, ses désirs, ses délires, ses débauches, si tous ses vices et ses "vertiges" étaient la cause du phénomène ? Si cette force se manifestait pour lui dire qu'elle était impure, trop impure et souillée pour pénétrer dans un lieu saint ? Si cette force avait voulu lui faire comprendre que...

Impure. Souillée. Maintenant, elle devine. Elle sait. Ce qu'elle a été. Ce que fut sa vie. Impureté. Infamie. Ignominie. Dépravation et maléfices de sa vulve. Trop de sperme et trop de "vertiges" en sa vie. Il lui faut restituer - pas seulement oublier ou renier - mais restituer tout le sperme absorbé. L'exsuder d'elle et de son âme. Recommencer son innocence. (...)

Des voix lointaines. Devant les murailles maintenant. (...) Retrouver la virginité. Est-ce possible quand on a... Toujours ces voix. Une voix d'homme. Marie ne distingue pas bien ce qu'il dit (...) Marie tend l'oreille, la voix dit clairement, dans l'ombre, clairement: Si tu passes le Nil, tu y trouveras le repos..." (pp. 138-139).

C'est alors que l'incroyable errance va non point commencer, comme Marie le croit, mais se poursuivre avec une radicalité nouvelle. Son corps est impur, il lui faut faire le vide, restituer tout ce qui a causé ce trop plein de

-40-

jouissance, puisqu'un Dieu est mort pour les humains. Et s'il s'agissait au contraire de tout exsuder, de ne plus admettre aucun reste, pour qu'en ce lieu advienne enfin une jouissance qui serait infinie, là où le corps et la parole n'auraient plus cours. Au plus près de ce Dieu mort...

Marie des Sables prend le chemin du désert. Il n'y aura plus "d'autres" désormais. Pour jalonner son errance, elle s'impose des épreuves de toutes sortes. Celle de la nudité totale sous le soleil brûlant, celle du jeune, accommodée de l'épreuve de l'eau croupie. Elle le sait, ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche est là, devant elle: Rien.

"Vivre de rien et vivre nue au coeur d'un désert vide: un rêve enfin réalisé, l'extrême de l'extase !" (p. 146)

Elle est vide et comblée et parle de toute nouvelle volupté.

Elle veut être une croix vivante inondée de larmes et de feu.

Croix vivante, statue torride, oiseau exsangue et future asexuée. Ainsi son âme s'élèverait plus vite vers le ciel.

Le désert est hors du temps. Si les corps s'y dessèchent, s'y réduisent à rien, il les conserve pourtant très longtemps et paraît arrêter la mort elle-même. Témoin, ce vieillard que Marie surprend en prière, le dos tourné, dans une grotte. Lorsqu'elle le touche, il tombe en poussière, s'efface dans le néant.

Marie redevient animal. Son corps se fait de plus en plus léger, apte à toutes les lévitations. A mesure qu'il progresse dans l'intimité du désert, il se réduit à rien, au rien de l'indistinct, de l'informe, corps brûlé, perdant sa singularité sexuelle.

"De près, tu as encore quelque apparence humaine. Mais de loin, quand tu marches dans le désert, on croirait une apparition, quelque fantaisie démoniaque, une bête inconnue ou un buisson immobile. Ou encore, une sorte de sac, d'outre, de tas informe qui se meut. Tu as encore rapetissé. Avec un visage si ridé maintenant qu'il a tout juste la grosseur d'une pomme. Un faciès plus qu'un visage. Ta bouche, comme ton sexe, a disparu. Une fente. Une cicatrice infime. D'où sortent des murmures, de petits cris, des pépiements. Et quelquefois encore des mots.

Marie dort dans sa tanière. Si ratatinée, si menue qu'elle tiendrait presque dans un berceau. Morte à ta vie première, tu es née à nouveau, enfant extrême du désert. Nourrisson de Dieu". (p. 169)

Quelquefois encore des mots... Marie s'impose une ultime ascèse. Il n'y aura plus de mots désormais, plus ces mots murmurés qui confirment que l'on est encore un être humain, ces mots où l'on fait son refuge.

"Romps la dernière attache, oublie ton aire. Ton aire est le d,sert entier. Ton aire est ton errance" (p. 187)

L'errance... Autrefois c'est son corps qui la faisait errer, toute à la jouissance de ses "vertiges". C'était lui aussi qui à cette jouissance imposait sa limite.

Pour opérer l'impossible suture entre l'humain et le divin, il faut délivrer de ses limites le corps-langage, aller au plus près de cette intimité innommable du désert, de la déserrance. Là où Dieu lui-même cesserait d'être nommé. Mais les mots inter-disent pareille suture et font de Dieu ce qui du Réel fait appel, ce qui appelle à l'union impossible du parlêtre et du réel.

On peut s'y essayer, même sans les mots, il reste le corps (du) langage. Il y a toujours un reste...

Ce reste, ce sont les lions qui l'ont enterré, au terme du récit:

"Ils reniflèrent longtemps la chose. Elle ne sentait rien. Si ce n'est une douce odeur d'herbe sèche. Curieux cadavre. Ils examinèrent le sol autour d'eux: un sol dur, pas commode à creuser. Mais la charogne n'était pas trop grosse, un simple trou lui suffirait. Ils se mirent à entamer la terre à coups de pattes et de griffes, puisque telle était la mission - précise, impérieuse - dont ils avaient été chargés. Ils eurent tôt fait d'y creuser une fosse suffisamment grande. Alors l'un d'eux, très délicatement, saisit la chose entre ses crocs et la déposa doucement sur le fond. Puis ils la recouvrirent en prenant soin de bien tasser la terre sur le dessus pour que nulle trace ne subsiste, qu'aucun autre fauve ne l'évente et ne vienne la déterrer. Après quoi, ils reprirent la direction de leur grotte.

A un moment, d'instinct, les deux lions se retournèrent en même temps pour vérifier si leur travail était bien fait. Il était bien fait. Très bien fait. Devant eux, on ne voyait plus rien qu'un désert lisse et nu, sans la moindre saillie. Un désert lisse et nu avec une ligne imperceptible où ciel et terre mêlaient leur tendresse torride". (p. 199).

(* Transcription d'une intervention lors du séminaire de l'A.F. Belgique sur la jouissance mystique, 13 mars 86.

(1) J. LACARRIERE, *Marie d'Egypte ou le désir brûlé*, Ed. J.C. Lattès, 1983.

(2) Allusion à un ouvrage plus ancien du même auteur : *Les hommes ivres de Dieu*, Fayard, 1975.

(3) Son existence est attestée par Sophrone dans la *Vie des Pères du désert* et par Jacques de Voragine dans *La Légende dorée*, ainsi que par de nombreux chroniqueurs et poètes.

-43-

On la retrouve sous le pinceau de peintres tels que Memling à Bruges, Ribeira à Naples, et plus près de nous chez le Douanier Rousseau. Fresques, retables, vitraux, sculptures un peu partout en Europe illustrent la vie de Marie l'Egyptienne, sanctifiée et honorée en la Chapelle de la rue de la Jussienne à Paris. Egyptienne trouve en effet en "jussienne" son équivalent populaire, tout comme "gitana" en espagnol et "gipsy" en anglais.

(4) En son sens premier de "transport" d'un lieu à un autre.

(5) Les adeptes de cette doctrine de philosophie religieuse prétendent avoir une connaissance totale par une illumination intérieure soudaine qui libère la partie divine de leur être de la matière. La matière, le monde matériel sont assimilés au mal, oeuvre d'un mauvais démiurge. Certains gnostiques vont jusqu'à refuser la procréation.

*